

Jean-Jacques Gorog

« Le discours décide de la forme du pouvoir * »

Chaque discours est fondé du terme en haut à gauche des schémas qui les définissent. Ce terme est appelé « semblant » et il commande chaque discours. C'est la place d'où chaque discours tient son pouvoir à ceci près que, paradoxalement, celui qui l'occupe n'en sait rien. Le pouvoir dépend d'abord du terme qui est à cette place, maître, savoir établi, celui qui parle ou celui qui s'offre à la parole de l'Autre. Qu'en déduire quant aux formes du pouvoir ?

« Il est très clair que la puissance du symbolique n'a pas à être démontrée. C'est la puissance même. Il n'y a aucune trace de puissance dans le monde avant l'apparition du langage. Ce qu'il y a de frappant dans ce que Freud esquisse de l'avant Copernic, c'est qu'il s'imagine que l'homme était tout heureux d'être au centre de l'univers et qu'il s'en croyait le roi. C'est vraiment une illusion absolument fabuleuse ! S'il y a quelque chose dont il prenait l'idée dans les sphères éternelles, c'était précisément que là était le dernier mot du savoir. Ce qui sait dans le monde quelque chose – il faut du temps pour que ça passe – ce sont les sphères éthérées. Elles savent. C'est bien en quoi le savoir est associé, dès l'origine, à l'idée du pouvoir ¹. »

À propos de pouvoir, je ne peux manquer d'évoquer celui dont Jacques-Alain Miller abuse dans le mode de parution de ces deux séminaires la même année, *Le Savoir du psychanalyste* et *...Ou pire* qu'il étête du savoir qui disparaît, plouf ! dans le trou, du symbolique sans doute. La question n'est pas seulement polémique, mais exige de s'interroger sur le motif de cet effacement. Il dit quelque chose du projet même qui était celui de Lacan à condition de l'interpréter. Or,

* Intervention au séminaire Champ lacanien, « Les principes du pouvoir », le 26 janvier à Paris.
1. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, publié par morceaux, dans *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 39.

un discours s'interprète d'un autre et non à partir de lui-même. Et c'est précisément ce que tente Lacan avec ces deux séminaires, dont l'un est interprété par l'autre, c'est ce qu'il dit, et de ce qui est soumis à effacement de la trace, cet effet produit autorise un semblant de métalangage, ce qui du dire aurait chance de ne pas être oublié.

Mais c'est aussi l'occasion de s'occuper du contenu et au premier chef de cette place du semblant qui commande chacun des discours. Pourquoi avoir échangé le nom de cette place, l'agent remplacé par le semblant en haut à gauche ? Et que de temps passé à l'expliquer ! Tout un séminaire ! Celui qui précède, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, notamment dans sa première leçon, dont on sait chaque fois la dimension programmatique. J'ironise ici le titre donné à cette leçon, « Introduction au titre de ce séminaire », parce qu'on pourrait donner ce titre à chacune des premières leçons des séminaires, et tout spécialement à ceux qui s'agrémentent d'un titre complexe !

Qu'est-ce que le semblant ? Il me semble notablement réducteur ce que Jacques-Alain Miller en dit dans la quatrième de couverture, le « signifiant imaginaire » dont il affuble le semblant n'est qu'un barbarisme bien fait pour embrouiller le lecteur. Si c'était ça, pourquoi se compliquer l'existence ? Agent allait aussi bien. Il ne sert à rien de se gargariser du réel si on n'approche pas ce terme à chaque occurrence avec un peu de rigueur. Partons plutôt de l'idée qu'on ne sait pas quel est cet objet mystérieux, le semblant, que Lacan ne nous présente comme rien de moins que le Nom du père². D'ailleurs, il est déjà multiple, ce signifiant, anticipant l'essaim de S_1 qui surgira dans *Encore* avant de servir au titre de l'année d'après, *Les non-dupes errent* (équivoque des Noms du père).

Agent est un des éléments dont on se souvient comme commandant les opérations qui régissaient la structuration du sujet depuis *Les Complexes* dits *familiaux* jusqu'aux *Relations d'objet*. Il n'est pas indifférent qu'il reprenne ce terme pour mettre en places ses quatre discours, mais ensuite il avance autrement et s'en explique. On pourrait croire que l'agent est celui qui maîtrise l'action qu'il commande. Il est vrai qu'entre-temps il a déployé *L'Acte du psychanalyste*, deux ou

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 15.

trois ans auparavant. Il y a bien direction de la cure, mais encore faut-il s'entendre sur ce que ça veut dire. Et c'est bien parce que ce sur quoi porte le commandement n'implique pas que celui qui agit soit au fait de son acte. En réalité, il ne peut pas l'être parce que ou il pense ce qu'il fait, ou il fait ce qu'il croit avoir pensé. Il est impossible de penser et d'agir au même moment. Je passe sur une démonstration qui est à l'essence même de *L'Acte analytique*. Dès lors, l'agent peut être susceptible de produire quelques malentendus – et il en a produit notamment dans les commentaires sur *Les Relations d'objet* et la pratique avec les enfants – et mieux vaudra le qualifier de semblant pour bien accentuer que celui qui commande n'est pas maître du dispositif qui dépend pourtant de lui.

J'ai évoqué la forme du pouvoir comme dépendant de la nature du discours qui nous asservit. Examinons-les un par un pour voir ce qu'il en est.

Le maître, dans le discours du maître, à la place du signifiant maître, SM, nom qui par les temps qui courent prend tout son poids, y imprime sa marque aristocratique. Ce semblant est bien celui qui sert à la définition du semblant, d'être, apparemment, le mieux incarné. Ce n'est pas le cas des autres semblants dans les autres discours. Le savoir du discours universitaire, l'objet du discours analytique, le sujet divisé du discours hystérique ne sont pas incarnés au même titre parce qu'ils ne sont que les représentants du discours qui les animent. L'universitaire n'est pas le savoir, l'analyste n'est pas l'objet *a*, l'hystérique n'est pas non plus le sujet.

Si le semblant est un signifiant, comme il est spécifié au moment où est examiné ce nouveau concept dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, et si le S_1 est donné à cette place et dans ce discours, pour le Nom du père, si de plus c'est du pouvoir du signifiant qu'il s'agit dans le discours du maître, qu'en est-il alors des formes de pouvoir exercées par les autres semblants ?

Le discours universitaire, par exemple, met le savoir à cette place du semblant, savoir au nom duquel s'exerce le pouvoir, mais ce n'est pas n'importe quel type de savoir. De fait, c'est la forme la plus commune de pouvoir dans les groupes humains, que ce pouvoir soit averti du découpage proposé par Marx ou non. Lorsqu'il est averti, c'est la bureaucratie soviétique, contre laquelle Lacan s'épanche à

plaisir. L'intérêt de cette présentation est que le pouvoir politique s'exercerait en fonction d'un savoir établi. En réalité c'est toujours le cas, que ce savoir soit énoncé ou non, c'est au nom d'un tel savoir qu'un tel pouvoir s'exerce. La période actuelle nous l'illustre bien avec ces batailles d'économistes qui servent de justification à l'exercice orienté du pouvoir. Au pouvoir d'énoncer, du mieux qu'il peut, ce savoir, qui ne se distingue que fort peu du savoir universitaire et qu'il s'agit de reformuler de façon adéquate pour obtenir l'adhésion des « astudés » que sont les électeurs. Auront-ils bien appris la leçon ? C'est encore le cas pour un pouvoir autocratique, toujours soutenu par un tel savoir, qu'il se sache ou pas. Donc le savoir ici est le signifiant pris comme le semblant d'un savoir propre à justifier l'acte, autrement dit un savoir qui ne serait pas préétabli. Ça arrive, mais c'est rare, et c'est pourquoi Lacan doit remonter jusqu'à César en train de franchir le Rubicon pour en donner un exemple clair. Le pouvoir commande ensuite grâce à ce savoir, déposé, figé.

Je laisse de côté le discours capitaliste, qui est la suite de la bureaucratie soviétique dans l'idée de Lacan, thèse bien faite pour provoquer et qui ironise sur l'apport de Marx à la politique, parce que ici le semblant est bien plus semblant encore de ne plus pouvoir s'incarner sauf par antiphrase, comme si quelqu'un détenait ce pouvoir, la classique « pompe à phynance » de Ubu avec son actualisation récente ou encore illustrée de nos jours par la marionnette du Rambo des Guignols, qu'on suppose être aux commandes de l'univers, par commodité. L'exemple de la Corée du Nord est aussi très démonstratif, la réalité laissant la parodie des Guignols bien loin derrière.

Dans le discours hystérique, que le sujet, divisé, soit à la place du semblant imprime au pouvoir la forme de la question. Elle vise le signifiant maître S_1 et le force à répondre. Sa plainte est que la réponse du S_1 auquel elle s'adresse, celui qui est supposé maître d'un savoir qu'il détiendrait, n'est pas à la hauteur de ses attentes. Ce pouvoir de la question, Lacan le matérialise avec le discours de la science qui en ce sens lui est proche, à ceci près que ce discours va se charger lui-même de la réponse. L'hystérique, elle, pourra reprendre sa question grâce au quart de tour du discours analytique qui lui permettra de s'interroger sur sa propre position, soit son rapport au maître, $\$/S_1$.

Dans le discours analytique on ne sait que trop que l'analyste en position d'objet *a* est un semblant. Mais quel est son pouvoir ? Il n'est pas une question, même s'il en pose, des questions, ce semblant implique que l'objet *a* vienne en place de signifiant pour l'autre, signifiant à tout faire, comme Lacan l'indique à propos de la phobie de Hans. Son pouvoir est ici celui de la chimère, non comme un caméléon qui réglerait sa couleur sur le paysage qui l'entoure pour s'y fondre mais au contraire comme une chimère qui indiquerait ce qui reste invisible.

Si le pouvoir dépend de chaque discours, alors la question du statut même du discours dans les Écoles de psychanalyse en tant qu'il dépendrait du discours analytique ne peut manquer de se poser. Quel est le poids de la spécificité analytique sur l'institution qu'elle se donne ? Non seulement l'utopie ne se vérifie pas selon laquelle les analysés, que sont *a priori* les analystes, formeraient une association conforme au discours qui serait sa raison d'être, mais encore on peut penser que c'est un des axes qui a imposé à Lacan cette construction des quatre discours.

Le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter. Où irait-il, s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblants d'y croire ?

« L'inconscient, lui, ne fait pas semblant. Et le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque ³. »

Je sais que cette phrase a été beaucoup commentée et bien sûr sa place tout à la fin du « Discours à l'EFF » y invite spécialement. Mais on peut aussi en faire un usage approximatif. Le semblant est un concept nouveau et ce texte est tout à fait contemporain du séminaire évoqué à son début (octobre 1970). Y croire est la formule qui convient au névrosé et c'est ce dont il ne peut pas se passer, d'où la sorte d'ironie à l'endroit de Freud, qui s'imaginerait athée, et devenir vraiment athée pourrait être un idéal de succès d'une analyse.

L'analyste donc commande à condition d'y être à sa place de *a*, et c'est un semblant. Donc il est semblant d'objet *a*. Attention au « donc », car c'est une conséquence de la mise en fonction des

3. J. Lacan, « Discours à l'école freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 281.

discours et non l'inverse. Il nous force à réexaminer ce que veut dire « semblant ».

Un peu plus haut dans ce discours, dont je ne peux penser que c'est par hasard qu'à ce moment de son enseignement il l'appelle précisément Discours, il évoque que ce qui caractérise le discours analytique est que le semblant y est nu.

Je pense à cet échange de lettres avec Conrad Stein ⁴ sur « Le roi est nu ⁵ » à propos de son *Enfant imaginaire*. Notons que l'échange en question date de la même époque.

Il l'oppose à la religion, à la magie et plus curieusement à la pitié ⁶. La psychanalyse ferait donc trembler les semblants qui n'y sont pas nus. Enfin, il n'est pas sûr que ça les fasse trop trembler. Voyez comme c'est subtil puisqu'il a défini le semblant de Nom du père. Oui, mais c'était dans le discours du maître. L'analyste à la place du semblant n'incarne pas un signifiant fût-ce celui-là, le Nom du père, mais un manque de signifiant propre à mettre en valeur l'économie de la jouissance du sujet, en \$. Le pouvoir du psychanalyste tient à ce semblant paradoxal, nu, qui commande l'acte et explique qu'il puisse en avoir horreur. C'est ce semblant « visiblement nu » qui fait horreur.

Le semblant d'objet résout élégamment une question difficile de la pratique analytique quant à la singularité de son exercice. Mais revenons sur la phrase de Lacan à la fin de son discours à l'EFFP. Que sont ces semblants d'y croire ? Pour saisir ce que ça veut dire, je crois qu'il faut faire appel à Lévi-Strauss. Quesalid, le sorcier de Lévi-Strauss dans *l'Anthropologie structurale*, fait semblant d'y croire pour entrer dans le secret de ce qu'il considère comme une supercherie. Il n'y croit pas mais il fait comme les autres sorciers selon les techniques apprises et est reconnu par la suite comme un chaman incontesté, « heureux de ses succès ⁷ ». Lacan y faisait sans doute allusion

4. Publié à la suite d'un hommage rendu après son décès dans *Psychanalyse et transmission*, Paris, éd. Études freudiennes, 2011.

5. A. Le Bihan, *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2003/4 (n° 54), où figure le détail précis de la provenance de l'expression. Elle n'est pas dans le conte d'Andersen qui lui en avait néanmoins fourni la matière.

6. De fait, il s'agit d'une référence aussi bien à Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, qu'à Aristote et la catharsis.

7. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Librairie Plon, 1958, p. 196.

dans « La science et la vérité ⁸ » à propos de la cause efficiente qui définit la magie.

Ici, il s'agit de croire à l'inconscient, c'est-à-dire croire pouvoir s'imaginer dans la peau du vrai psychanalyste – comme dans celle de John Malkovich ⁹ ou de Quesalid –, et comment y croire autrement que comme Quesalid lui-même en s'effaçant devant l'efficacité du processus, surpris et incrédule devant l'effet produit sur son patient. Puis il y a les autres sorciers qui eux aussi font « semblants d'y croire » et décident du fait que chacun puisse se croire psychanalyste dans un groupe ou dans une École parce que les autres semblent y croire. C'est l'envers de ce que dit Marx, mais cette fois Groucho de son prénom, lorsqu'il dit refuser d'entrer dans un club qui l'accepterait comme membre. Souvenons-nous du temps logique et de la nécessité, pour franchir le pas de la certitude, de s'assurer que le raisonnement vaut pour les deux autres au même moment. Le psychanalyste finit par y croire parce que d'autres y croient. Je fais remarquer que se recruter au titre de l'inconscient, qui lui n'est pas un semblant, reste problématique. D'où la solution proposée de la passe pour tenter d'y répondre. À condition de ne pas sous-estimer le semblant.

« Vais-je dire qu'on n'y croit pas à ce qu'on fait ? Ce serait méconnaître que la croyance, c'est toujours le semblant en acte. Un de mes élèves un jour a dit là-dessus de fort bonnes choses : on croit ne pas croire à ce qu'on fait profession de feindre, mais c'est une erreur, car il suffit d'un rien, qu'il en arrive par exemple ce qu'on annonce, pour qu'on s'aperçoive qu'on y croit, et que d'y croire, ça fait très peur ¹⁰. »

L'élève en question me semble être Octave Mannoni dans son article « Je sais bien mais quand même... ¹¹ ». C'est dans cet article que le fameux épisode de Casanova face à l'orage donne une indication du risque de l'acte face au réel. Ce que Lacan ajoute ici, c'est que le psychanalyste est un sorcier nu, ce qui veut dire sans truquage puisqu'il dénonce la tromperie transférentielle au moment où elle s'installe. Il commande un autre discours que celui du sorcier.

8. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 855-877.

9. Voir le film *Dans la peau de John Malkovich* de Spike Jonze.

10. J. Lacan, « Discours à l'école freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 281.

11. O. Mannoni, *Clés pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969.

Je me suis souvent demandé en quoi les quatre causes d'Aristote de « La science et la vérité » préludaient aux quatre discours et je reconnais qu'on ne peut faire coller ces quatre, religion, magie, science et psychanalyse, avec les quatre discours du maître, universitaire, hystérique et analytique, sinon en en forçant les termes... mais c'est tentant : il suffirait de rapprocher la cause efficiente (magie) du discours du maître et la cause finale (religion) du discours universitaire – on ne prendra pas pour un hasard que ce soit la religion qui ait fondé l'université, la Sorbonne.

Ce qui importe ici, c'est le quart de tour qui, de l'hypnose caractérisant le maître, va au psychanalyste. Il a horreur de son acte parce qu'il s'avance à découvert – je retiens ici cette façon imagée bien présente dans ce passage –, d'où le fauteuil, sans doute pour protéger ce découvert ou au contraire pour le dévoiler. C'est pourquoi le psychanalyste est d'autant plus tenté de se serrer les coudes avec des semblables, les semblants d'y croire, plutôt que de vérifier cet inconscient la jouissance que Lacan met en place ici. Peut-on même y croire vraiment, à l'inconscient, est-ce tenable ? Qu'il se vérifie certes, mais pas une fois pour toutes comme a pu le penser Freud, à qui il suffisait pour exercer la psychanalyse d'avoir seulement vérifié l'existence de l'inconscient, une fois. De la même façon Freud a eu tout loisir de vérifier le pouvoir prémonitoire de Jung comme le montre un film récent... et de ne pas y croire. Mais ça ne l'avait pas empêché de croire très longtemps aux phases nasalo-sexuelles de Fliess ! Comme quoi se recruter au titre de l'inconscient n'est pas une tâche aisée.

Si le discours du maître est le discours de l'inconscient, on peut peut-être en déduire que ce discours du maître, comme l'inconscient, ne peut surgir que par éclair sur fond de discours universitaire essentiellement. Il constitue une armature théorique de ce qu'était le maître antique tel que nous l'imaginons aujourd'hui après Heidegger. Il tient à l'acte et c'est pourquoi, là où le discours du maître est à l'œuvre, c'est au moment de la prise de pouvoir, d'où l'exemple de César au Rubicon, lorsque le semblant est un S_1 . Ensuite il retombe dans le discours universitaire, la bureaucratie. La démocratie s'offre quelques moments privilégiés lors des élections notamment, mais pas plus, comme le célèbre :

« Chirac : Ce soir je ne suis pas le Premier ministre, et vous n'êtes pas le président, vous me permettrez donc de vous appeler monsieur Mitterrand.

Mitterrand : - Mais vous avez tout à fait raison monsieur le Premier ministre. »

Il faut faire figurer le discours analytique là où l'analyste vient lire dans un autre discours ce qui lui est proposé par l'analysant. Ça arrive parfois. L'équivoque est ainsi l'arme qui joue d'un discours dans un autre et la condition de son pouvoir est ce que j'ai appelé le semblant nu.

ANNEXE

Rappel des quatre discours tels qu'ils apparaissent dans *L'Envers de la psychanalyse*, p. 31.

U	M	H	A
$\frac{S_2 \rightarrow a}{S_1 \quad \$}$	$\frac{S_1 \rightarrow S_2}{\$ \quad a}$	$\frac{\$ \rightarrow S_1}{a \quad S_2}$	$\frac{a \rightarrow \$}{S_2 \quad S_1}$